

VALLÈS CHRONIQUEUR
AU PRÉSENT (1857) :
RÉQUISITOIRES ET APOLOGIES

« Vallès chroniqueur au *Présent* (1857) : réquisitoires et apologies », *Autour de Vallès*, n° 33, décembre 2003, « Jules Vallès : affinités, antipathies », pp. 315-334.

« Le journaliste, s'il veut vivre en paix,
sans ennemis, sans jaloux,
doit s'abstenir de parler des morts,
encore moins des vivants. »

Le Carillon stéphanois, 12 octobre 1856

APRÈS la fracassante entrée en littérature que marque en 1857 le pamphlet *L'Argent*, l'écriture badine, bénigne et « pâlotte » de Vallès chroniqueur au *Présent* a de quoi surprendre : faut-il voir dans ces pages la nécessaire résignation d'un jeune journaliste aux conditions régissant la vie d'une revue littéraire sous le Second Empire, ou la soudaine apostasie d'un pamphlétaire subitement rallié au sentimentalisme causotier que récusait avec violence la préface de *L'Argent*? Lorsque *Le Bachelier* évoque les débuts de Jacques Vingtras dans le monde de la presse, l'expérience du *Présent* (la revue devient, dans le chapitre « Journaliste », la *Revue de la jeunesse*) est ramenée sans ambages à un simple contrat alimentaire, n'engageant en rien les convictions d'un auteur qui refuse symboliquement sa signature :

« Soit ! Je travaillerai pour le pognon...
Je laisserai aller de la prose qui sera tout simplement une traînée
d'encre, mais par exemple, je ne signerai pas !¹ »

La version manuscrite était plus catégorique encore pour condamner une écriture de compromis et de lâchetés :

« Je n'ai pas attendu, pâti, lutté pour aboutir à signer des niaiseries ! On a consenti à me laisser prendre le masque de carton. À l'ombre de ces trois lettres, je travaille sans responsabilité. J'en livre pour l'argent qu'on me donne. Je ne relis pas la copie que je porte. Si par hasard c'est bon, tant mieux, si c'est mauvais, tant pis. ² »

Un déplacement significatif accentue la portée de ce désaveu : alors que la collaboration au *Présent* constitue indéniablement, avec les articles « boursiers » du *Figaro*, la première véritable affirmation de Vallès dans la carrière journalistique, la trilogie déplace l'épisode avant la mort du père, au creux des années de débîne et de misère du *Bachelier* – bien avant la « naissance d'un écrivain » que raconte *L'Insurgé*.

À quoi bon dès lors s'intéresser à ces pages que Vallès rejette symboliquement hors de son œuvre de journaliste ? Un certain nombre d'indices semble motiver une relecture attentive des chroniques du *Présent*. Tout d'abord, il est au moins deux articles que Vallès lui-même retient comme sincères et « vrais ». Il s'agit d'abord de l'éloge funèbre de Gustave Planche, qui fut repris textuellement en 1865 dans le volume des *Réfractaires* sous le titre « Un réfractaire illustre », et nanti d'un « chapeau » explicite : « J'écrivais en 1857 les pages suivantes auxquelles je me fais un devoir de ne rien changer³ ». Quant au réquisitoire par lequel Vallès salua la mort de Cavaignac, le « bourreau de Juin », il causa par sa violente sincérité la fin de la collaboration du jeune journaliste au *Présent*; or on trouve dans ces pages la première évocation, sous la plume de Vallès, de cette insurrection ouvrière dont le traumatisme fut déterminant pour toute la génération républicaine de 1848⁴. D'autre part, les chroniques du *Présent* permettent de saisir sur le vif une écriture sous haute tension, travaillée de contradictions internes qui ne sont pas toutes imputables aux lois sur la presse – une écriture éminemment révélatrice pour cerner l'engagement de Vallès dans le présent historique et social de 1857 : « Les articles du *Présent* révèlent une écriture tiraillée entre la nécessité d'un journal littéraire de 1857, pris dans la légalité du Second Empire, et la nécessité intérieure de Vallès en cette même année [...]. Les chroniques du *Présent* cachent une histoire dramatique : l'histoire d'une difficulté d'écrire. ⁵ »

DE L'INCONVÉNIENT D'ÊTRE CHRONIQUEUR

À l'évidence, la prise de parole (ou de plume) du journaliste, dans les pages du *Présent*, ne garde rien de la juvénile férocité qui caractérisait *L'Argent*; d'emblée, l'écriture de la chronique se définit comme

contrainte, sous haute surveillance, entravée de refus et d'interdits, toujours au bord de l'extinction de voix.

Refus d'abord : reprenant un lieu commun propre à la critique de la chronique depuis les années 1830, Vallès ouvre sa collaboration au *Présent* par une déclaration de principe fondée sur le rejet de la chronique-commère, spécialisée dans le colportage des ragots demi-mondains : « Mode singulière ! triste manie ! Écouter à toutes les portes, faner toutes les fleurs, froisser toutes les couronnes, éclairer d'un faux jour, comme un *judas* de bas étage, tout ce qui doit rester dans l'ombre, c'est, ma foi, une tâche que nous ne saurions ni ne voulons remplir » (p. 40⁶). Sans doute faut-il souligner les enjeux pragmatiques de cette condamnation sans appel : en 1857, si Vallès commençait à fréquenter les milieux de la presse, il n'avait sans doute guère d'expérience du grand monde, de ses coulisses et de ses drames cachés, et aurait été bien en peine d'en décrire les endroits à la mode et leurs envers piquants... Reste qu'il ne faudrait pas voir dans cette déclaration préliminaire la simple reprise d'un *topos* bien établi, encore moins une justification indispensable à un journaliste débutant ; à plusieurs reprises, au cours des décisives années 1867-1869 qui voient le progressif affranchissement de la presse, Vallès reviendra, avec plus de mordant polémique, sur le dévoiement de la chronique dans la futilité « causotière », qui fait du journaliste le « domestique » voire le « galérien » de l'actualité⁷ – la fondation du journal *La Rue* répondant au besoin d'une saisie nouvelle, révolutionnaire, du quotidien et du social dans son immédiateté authentique :

« [Les chroniqueurs] ne savent que tourner, comme des mouches, autour de ceux qui ont de l'encre aux doigts ou de la poudre de riz au cou : ils ne savent que faire des articles à propos d'articles, causer du grand siècle ou du petit Chose, commenter, copier, plagier, ou bien sculpter des mots comme des forçats cisèlent des noyaux de cerise, monter dans les maisons, écouter aux portes, recueillir la salive et filtrer le crachat des autres ! ⁸ »

Galérien de l'actualité, le chroniqueur l'est aussi – surtout ? – des lois coercitives qui régissent l'activité journalistique sous le Second Empire ; non sans lucidité critique, Vallès voit dans la futilité de la presse littéraire la conséquence directe de la censure impériale et de ses avatars. Si bien que l'article inaugural du *Présent*, après avoir condamné le bavardage d'alcôve et de brasserie, s'attarde sur deux événements révélant l'un et l'autre les menaces pesant sur toute entreprise d'écriture : la *Revue de*

Paris, qui se remet difficilement du procès intenté à *Madame Bovary*, « n'aurait plus que quelques pages à vivre » (p. 40), et *Les Fleurs du Mal* doivent prochainement affronter « treize chefs d'accusation » (p. 41). Ces deux étranglements littéraires valent pour emblème des servitudes auxquelles sont condamnés journalistes et écrivains : quoique revue littéraire, « la *Revue de Paris* doit peut-être à la politique sa fin précoce » (p. 40), et le procès Baudelaire, juste après l'acquittement de Flaubert, rappelle que « M. le procureur impérial est accablé de besogne, ce mois-ci. Les hommes de lettres lui donnent un mal ! » (p. 41). La première chronique de Vallès au *Présent* met clairement en question la possibilité même de son écriture : comment éviter de dire quelque chose lorsqu'on se refuse à ciseler des riens ?

La situation difficile du journaliste, pris entre le bavardage professionnel et l'aphasie pénale, est à l'image d'une nation tout entière bâillonnée ; ainsi, l'éloquence d'apparat, qu'on pratique par exemple lors des grandes séances à l'Académie, s'exténue dans le vide, le creux et l'inanité sonore :

« Mes voisins bâillaient beaucoup. Les yeux avaient plus à faire que les oreilles ; on se montrait celui-ci, on cherchait celui-là, et M. Villemain parlait toujours [...] Triste chose que ces discours officiels où l'orateur chasse à l'allusion, l'allusion petite coquine tant aimée des académiciens ! À peine avons-nous eu cette année un bout d'épigramme, et chacun est parti, je crois, emportant de cette journée un assez triste souvenir » (p. 61).

Là encore, cette vacuité envahissante de la rhétorique cérémonielle, qui oblige paradoxalement (*triste ministerium*) le journaliste à se faire l'écho d'une parole privée de sens et de substance⁹, a pour cause l'interdiction d'exercer toute forme d'éloquence politique : « Oh ! les luttes de la tribune, les orages de l'assemblée, les fureurs de partis ! Qui donc écoutait les harangues académiques au milieu du tumulte gaulois ? » (p. 60). Chambre d'échos où résonnent les discours vides, la chronique esquisse cependant le rêve d'une parole pleine et forte, immédiatement efficace sur le réel : « cette délicieuse bavarde qu'on appelle Mme de Sévigné », à qui l'Empire (très logiquement) élève une statue, n'est rien auprès de l'actrice Mme Ristori, qui « sur une seule parole » parvient à arracher la grâce d'un soldat espagnol condamné à mort pour rébellion contre un supérieur (p. 85-86) ; Jules Favre défendant Bel-Hadj ressuscite au barreau la grande éloquence bannie de la tribune : « M. Nogent-Saint-Laurent est un avocat, M. Jules Favre est un orateur ! » (p. 70). Le chroniqueur

lui-même se glisse fugitivement, le temps d'un irréel du présent, dans la toge de l'orateur politique – l'accent badin et le ton de plaisanterie ne trompent pas, s'agissant de la réforme de l'enseignement que Vallès défendit toute sa vie : « Si je l'étais aujourd'hui [député], quel discours superbe je ferais sur l'éducation en France ! Il y aurait au moins huit péroraisons, une par paragraphe ; je citerais comme M. Janin, Horace et Virgile, et je finirais en demandant qu'on s'occupât un peu plus du français, et beaucoup moins du latin et du grec » (p. 84).

Ce discours de conviction et d'énergie, antidote nécessaire à la « traînée d'encre » à laquelle la chronique se trouve réduite, ne peut cependant venir s'inscrire dans les pages du *Présent* qu'en contrebande ; comme le rappelle *Le Bachelier*, le temps n'est pas à la sincérité dans le réquisitoire ou dans l'éloge :

« J'arrive le 12 avec ma copie.

Monnain la lit avec des soubresauts et finit par la jeter sur la table.

« Je ne peux pas publier ça ! Tu éreintes Nisard ! C'est mon protecteur à l'école et je compte sur lui pour me faire recevoir à l'agrégation... »¹⁰ »

Faute de pouvoir affirmer directement affinités ou antipathies, fussent-elles littéraires, le journaliste est contraint à une écriture en pointillé, dont le lecteur est invité à recoller les lambeaux épars de chronique en chronique. Ainsi, l'article inaugural annonce : « Il y a comme cela, de par le monde, bien des petits préjugés qu'il faudrait détruire, sans parler des grands, qu'on devrait corriger un peu » (p. 43) ; la semaine suivante, une allusion à une pièce (inconnue par ailleurs) de Proudhon permet un éloge indirect de l'auteur, et surtout établit un pacte de lecture allégorique valant pour l'ensemble des chroniques de Vallès : « On annonce très sérieusement une comédie du grand Franc-Comtois, qui s'appellerait *L'Intérieur de la statue*. Cette statue mystérieuse, que contient-elle ? Un Gaulois armé d'un bâton qui frappera de droite et de gauche sur les paradoxes et les préjugés, sans merci ni pitié » (p. 50¹¹). Au lecteur attentif d'en faire l'application au texte vallésien ! Lorsque le journaliste adresse aux lauréats du Concours général cette péroraison lénifiante : « Vous vaudrez vos aînés, jeunes gens, et peut-être trouverez-vous moins d'obstacles, un but plus sûr, et un public plus attentif aux choses saintes de l'esprit ! » (p. 55), on ne peut voir là qu'une parodie du discours réactionnaire de Paulin de Limayrac, dont, une semaine plus tôt, Vallès évoquait non sans

ironie les excellents et anachroniques conseils: « Aimez la patrie, dit-il, aimez la poésie, les saintes choses, lisez Musset, n'ouvrez votre âme qu'aux pensées hautes et aux généreux sentiments! » (p. 45).

Reste que le journaliste se trouve le plus souvent réduit à la stratégie de l'allusion qu'il dénonçait pourtant avec virulence dans les discours académiques. À défaut de pouvoir attaquer directement les personnalités que l'Empire honore de ses décorations, Vallès ne peut que suggérer qu'il s'agit là de cochons vendus: « Si nous demandions combien la croix leur a coûté, à chacun des nouveaux décorés? » (p. 56). Et, au lieu d'une vigoureuse apologie des républicains exilés après le coup d'État, le chroniqueur doit se contenter soit d'une simple mention discrètement accrochée au fil de l'actualité¹², soit d'une anecdote à valeur implicite de parabole:

« Le directeur d'un théâtre de province ne s'est-il pas avisé – le maladroit! – de faire refuser au contrôle le rédacteur en chef du journal du pays, *Le Guetteur de Saint-Quentin*, parce qu'il avait parlé mal d'un drame. Il avait affaire, Dieu merci, à un homme qui, quoique jeune, n'en est pas moins un vieux routier. Il a protesté hautement, et il paye maintenant sa place. Tout le monde se lève quand il entre dans la salle en se tournant vers lui, et l'on applaudit à outrance [...] Le rédacteur en chef du *Guetteur* est M. Benjamin Gastineau, homme de lettres, ancien rédacteur de *L'Ami du peuple* à Auch, condamné politique de décembre, rentré en France depuis deux ans » (p. 97¹³).

Rien de bien glorieux donc, ni de très satisfaisant dans cette écriture allusionniste que Vallès n'apprécia jamais et pratiqua rarement; aussi, au fil des articles, se lit un découragement croissant qui mène le journaliste au bord de l'extinction de voix. La chronique dévide mélancoliquement son bavardage sur les ruines de l'œuvre littéraire avortée, lambeaux de papier entassés dans la carnassière d'un chasseur ne sachant plus chasser: « Ma carnassière! elle est un peu comme le cabinet de M. de la Rounat, pleine de paperasses, bourrée de manuscrits. J'ai fourré là ma tragédie, mes deux poèmes et mon grand drame! Il y a même, je crois, un traité d'esthétique que je fis dans mon jeune temps » (p. 87-88). Le chroniqueur est né d'un renoncement à l'écriture – lequel débouche paradoxalement sur de nouvelles formes de fiction, venues pallier le vide des temps et le silence forcé: aventures galantes en diligence, chasses à courre en compagnie d'une belle et romanesque châtelaine, scènes de vendanges à la Rousseau...

l'ensemble restant dicté, purement et simplement, par les exigences du calendrier, qui revêtent les apparences de l'autobiographie romancée: « J'avais, dans un courrier d'octobre, à parler des vendanges, des plaisirs de la chasse, de la vie que mènent au château les grandes dames, dont les calèches ne rentrent au noble faubourg qu'à la Noël » (p. 95).

Ces tentatives de trouées fictionnelles masquent mal le désarroi d'un chroniqueur qui, « en ces temps de disette et d'abandon » (p. 55), ne trouve rien à dire – certes parce que Paris est désert en été, au moment où Vallès commence sa chronique, mais surtout parce que la vie politique et sociale sous l'Empire est ressentie comme à la fois vide, étouffante et mortifère – on peut rapprocher cette tentation du silence du désenchantement perceptible dans les chroniques de l'après 1830:

« Le désillusionnement engendre un désenchantement et une désaffection idéologiques. Le travail sur les mots l'emporte sur le rendu fastidieux d'un réel ressenti comme vide. Les hommes de lettres prennent la parole pour commenter la cité, mais en même temps leur commentaire absente ou rend secondaire l'actualité. L'écriture du désenchantement prend le pas sur la référence. Cette coupure entre la *polis* et l'homme de lettres se manifeste par un certain nombre d'écrans et de médiations bâtis entre l'écriture et son objet.¹⁴ »

C'est justement par un aveu d'impuissance et une délégation de parole que Vallès termine sa collaboration au *Présent*: « Je vous ai dit que j'étais moi-même découragé, incapable de trouver une idée, une phrase, une parole heureuse! [...] Ce n'est plus moi que l'on va lire » (p. 108). Et les aventures d'Aristide Froissart, dont le chroniqueur aphone cite de larges extraits, se terminent par un numéro de ventriloque...

OIRAISONS FUNÈBRES: RÉINVESTISSEMENTS DE L'ÉPIDICTIQUE.

Entre le silence final, revendiqué avant d'être imposé, et la logorrhée inconsistante des « chroniqueurs » contemporains, la collaboration au *Présent* a néanmoins permis au jeune journaliste d'expérimenter les modalités d'une prise de parole biaisée, fondée sur le réinvestissement de certains types de discours dont la chronique se fait le relais tout en les renouvelant. Cette possibilité est la conséquence de l'évolution propre à la poétique de la chronique pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle:

« Stylistiquement, l'émiettement, le décousu de la chronique sont de moins en moins sensibles. Tout simplement parce qu'elle a perdu son caractère d'éphéméride qui conduisait la chronique à partir de la nouvelle la plus importante pour aller vers les potins mineurs, mimant une sorte d'exténuement de la matière.¹⁵ » Résultat : plus fortement structurée, plus monolithique, la chronique autorise une mise en perspective de l'actualité qui favorise la réflexion, selon une logique inverse de celle du reportage ; de plus, le journaliste fixe sa propre hiérarchie de l'information dont il assume la subjectivité, en toute complicité avec le lecteur, qui se métamorphose en destinataire d'un échange presque conversationnel. La chronique devient ainsi un authentique espace de discours – d'où l'affirmation croissante de la première personne, du je garant d'une écriture rendue à sa dimension d'énonciation.

Ce modèle conversationnel, quoique dangereusement proche du bavardage journalistique que récuse Vallès, est susceptible de toutes sortes d'infléchissements capables de lui conférer une indéniable portée polémique ; la souplesse structurale de la chronique-conversation permet de glisser sans effort du commentaire badin et anodin des dernières nouvelles à un véritable discours développant les convictions du journaliste sur tel ou tel point d'actualité. L'oraison funèbre constitue un exemple significatif de ces points de passage entre le compte-rendu superficiel de l'actualité, la transcription polyphonique des discours sociaux et l'inscription indirecte, mais souvent très claire, d'une parole polémique : d'une part, la mort de telle ou telle célébrité fournit un efficace point d'articulation entre la fonction d'éphéméride de la chronique et la mise en perspective historique d'une destinée ; d'autre part, cette mise en perspective revêt une portée à la fois diachronique et synchronique, puisque le journaliste doit s'intéresser non seulement à la personnalité (privée et publique) de l'homme illustre, mais aussi aux réactions de ses contemporains au moment de sa disparition. Affinités et antipathies, réquisitoires et apologues trouvent dans l'oraison funèbre un espace naturel d'expression : on comprend que Vallès ait usé avec prédilection de ces libertés, jusqu'à aller trop loin – le contre-éloge funèbre de Cavaignac mit fin à sa collaboration au *Présent*.

Cette prédilection, qui amène Vallès chroniqueur à s'attarder sur les nécrologies, s'explique d'autant mieux que, pour une fois, le journaliste a le droit (et même le devoir) de parler des cadavres illustres, ne serait-ce que pour se faire l'écho des discours officiels prononcés en la circonstance. D'ailleurs, en 1857, l'oraison funèbre appartient au journal autant qu'à l'éloquence ; Arthur de la Guéronnière, directeur du *Pays*, organe

« conservateur-officieux », eut même l'idée de « consacrer un autre journal, *La France*, aux apologies et aux oraisons funèbres des Grands de l'Empire¹⁶ » ! En outre, parce qu'il s'agit de formes fixes bien connues des lecteurs¹⁷ car actualisées en de multiples occasions par l'éloquence institutionnelle (enterrements, anniversaires glorieux, réceptions à l'Académie française, cérémonies d'inauguration d'un monument ou d'une statue...), l'oraison funèbre et ses variantes (vies des hommes illustres, vies parallèles, éloges) permettent nombre d'effets de silence, d'ellipse ou d'insistance jouant sur les attentes du lecteur : genre traditionnel et consacré de l'éloquence épидictique, l'éloge funèbre peut, par là même, donner à entendre un double discours inscrit dans les formes à première vue les plus convenues et donc les moins soupçonnées par une pointilleuse censure.

C'est donc par la pratique subversive de l'éloge obligé que Vallès journaliste cherche à faire entendre sa voix et ses convictions. Aussi les chroniques du *Présent* donnent-elles à lire aussi bien une éthique qu'une poétique de l'oraison funèbre. Une éthique d'abord : le rôle du chroniqueur n'est pas de servir de caisse de résonance aux discours officiels qu'on entasse sur les tombes célèbres ; ouvrant son article du 16 septembre sur une nécrologie consacrée entre autres à deux personnalités officielles de l'Empire, Auguste Comte, fondateur du positivisme, et Boissonnade, professeur à la Sorbonne et académicien, Vallès écrit significativement :

« L'automne sera triste cette année ! Les fleurs se fanent, les feuilles tombent et les hommes s'en vont emportés par le vent de la mort. Avec eux, hélas ! si grands qu'ils aient été jadis, s'enfuit le souvenir de leur gloire et de leurs vertus ; on oublie même jusqu'à leurs vices, on reste indifférent, et c'est par habitude, non par respect, qu'on ôte son chapeau devant les cercueils qui passent. J'ai déjà jeté quelques fleurs sur quelques tombes... » (p. 72).

Rien de plus iconoclaste que cette ouverture en forme de poème en prose : le journaliste réinsère l'actualité socioculturelle dans le temps cyclique du retour des saisons, ce qui refuse le statut d'événement à la mort de Boissonnade et de Comte – comme le dit « le vieil Homère », les générations d'hommes sont comme les générations de feuilles, si bien que le philosophe et l'helléniste ne font qu'illustrer, comme tous les morts de la semaine dont le chroniqueur ne retient pas le nom, une vérité morale sur la fugacité et la vanité des choses humaines. Dans un contexte commémoratif, qui impose traditionnellement de souligner la valeur d'exception

propre au grand homme, il y a là un premier élément de déstabilisation et de désacralisation. De plus, Vallès évoque dans cet exorde paradoxal non l'immortalité que le grand homme doit à la mémoire publique, mais les pouvoirs inexorables de l'oubli qui ne laissent subsister qu'une admiration mécanique, un éloge de commande, fait de paroles toutes prêtes et adaptables à tous les « cercueils qui passent » : bref, il n'y a plus d'hommes illustres que dans les pages du *De Viris*, ou dans la bouche des orateurs officiels... Cette entrée en matière, qui met en question la possibilité même de l'éloge funèbre, joue ainsi un rôle perturbateur caractéristique des fragments de poèmes en prose que Vallès insère çà et là dans ses chroniques :

« Ces passages se situent en des lieux stratégiques du texte comme le début des chroniques et sont d'inspiration lyrique [...] Ces parties ont pour fonction d'annoncer, voire d'encadrer portraits et anecdotes pour en extraire une essence plus générale et abstraite. Elles visent à cueillir, dans le moderne, ce qui échappe à la contingence. La démarche vallésienne y serait presque baudelairienne et anhistorique. Elles donnent le ton comme on donnerait le *la*, annoncent une note plus personnelle dans des articles surveillés par une censure vigilante et prête à empêcher, justement, le dépassement du ton "causotier"¹⁸. »

Nulle servilité donc dans la conception vallésienne de l'oraison funèbre : le journaliste, au besoin, n'hésite pas à inverser les codes obligés du genre pour faire entendre ce qu'il a à dire. S'agit-il de M. Lerminier, professeur au Collège de France et journaliste libéral au *Globe*, rallié en 1838 au pouvoir orléaniste, au grand scandale des étudiants républicains ? On centrera l'évocation biographique sur cette malheureuse apostasie, ce qui permet de la condamner en faisant un éloge... du Lerminier libéral mort depuis 1838, et déjà enterré sous les insultes lors de sa tentative de réapparition au Collège de France en 1849 :

« C'est cet homme, cet orateur insulté, ce professeur maudit, qu'on a conduit l'autre jour au cimetière. On parlera, dans cette *Revue*, de M. Lerminier ; un autre jugera ses livres – et ses actes. Je puis bien dire, en n'engageant que ma propre pensée, qu'il fut un des plus vaillants parmi ceux qui, sous le dernier règne, faisaient de chaque chaire une tribune, de chaque article un manifeste, et de leur plume un glaive ! *Il changea !* J'ai peut-être lancé mon mot,

dans le torrent d'injures, au Collège de France. Plus sage et plus triste aujourd'hui, je jette un brin de laurier sur sa tombe » (p. 63).

Si l'actualité contraint à dire quelques mots d'éloges sur « M. de Custine, mort, aux premiers jours de ce mois, à Saint-Gratien près de Paris » (p. 78), l'occasion permet surtout au chroniqueur d'insérer quelques réflexions sur... Balzac. Enfin, le journaliste peut profiter d'une mort parfaitement anecdotique pour exercer son ironie sur la pratique institutionnelle de l'oraison funèbre, symptomatique d'un dévoiement préoccupant de l'éloquence :

« Une autre personne encore a laissé tomber des phrases sur le cercueil du père Mouriez. Le journal dit : Discours de M. Rochefort prononcé par M. Manuel. Si M. Rochefort est infirme, trop vieux ou malade, je le plains et je lui pardonne. Mais s'il est aussi bien portant que vous et moi, qu'est venu faire Manuel ? Est-ce l'organe qui est mauvais chez M. Rochefort – est-ce le geste qui est superbe chez Manuel ? Quand on fait un discours, on le prononce soi-même, on ne le fait pas lire par d'autres. M. Manuel est-il un préposé aux oraisons funèbres, une espèce de pleureuse antique ? [...] M. Rochefort qui fabrique la douleur, et M. Manuel qui la débite ! » (p. 98).

Même lorsque le journaliste semble se joindre sans réticence à l'hommage rendu à telle ou telle personnalité marquante de la vie culturelle, l'éloge, par une stratégie concertée de déplacements et de reconfigurations, prend une résonance nouvelle et parfois très subversive ; l'hagiographie quasiment « officielle » d'un grand artiste peut ainsi se transformer, contre toute attente, en portrait d'irrégulier voire de réfractaire. L'exemple le plus célèbre reste l'éloge de Gustave Planche, repris dans *Les Réfractaires* sous l'intitulé « Un réfractaire illustre » ; le manuscrit du *Bachelier* souligne la sincérité de ces pages, sincérité exceptionnelle dans la collaboration au *Présent* : « Il paraît qu'une fois ou deux j'ai été intéressant entre autres le jour où j'ai parlé d'un mort célèbre dont j'avais connu la misère. C'est qu'il était mort celui-là et l'on pouvait le louer ou l'assommer sans crainte. J'avais laissé parler mon cœur et on ne l'avait pas fait taire¹⁹ ». Notons d'ailleurs que le procédé de « récupération » – qui fait du grand critique de la *Revue des deux mondes* le frère d'un Fontan-Crusoé ou d'un Chaque, ces vaincus de la vie paralittéraire – n'a pas échappé aux contemporains ; Armand de Pontmartin souligne dans la *Gazette de France* que

Planche reste un réfractaire bien peu convaincant, réfractaire « à l'eau froide et au savon » plus qu'à la société moderne²⁰. . . Autres esquisses de la bohème artistique et littéraire, qui substituent à la figure « officielle » de l'artiste reconnu le débutant marginal qu'il fut autrefois — et que sont aujourd'hui bien des jeunes écrivains comme Vallès : le « peintre devenu fameux » qui, à ses débuts, vivait avec neuf cents francs par an (Vingtras en aura quarante par mois), et n'avait même pas de quoi acheter sa toile et ses couleurs ; ou la grande tragédienne Rachel, qui commença en chanteuse des rues : « À coup sûr elle n'a pas vendu la sébile où tombaient les vieux sous, quand elle chantait dans les rues, ni la guitare qu'elle portait l'hiver sous la fenêtre des riches. Elle devrait les faire peindre sur les panneaux de sa voiture. Ces armes, d'un nouveau genre, rappelleraient ses douleurs et son courage » (p. 47).

Au-delà de ces déplacements d'accent à visée polémique, éloges funèbres et anniversaire glorieux amènent à s'interroger sur la valeur même de ces célébrations, et le choix des héros qu'elles intronisent dans le patrimoine national. L'Empire, qui élève la chronique babillarde à la hauteur d'une institution, consacre tout naturellement une statue à M^{me} de Sévigné, laquelle légitime l'universel bavardage et lui donne ses lettres de noblesse ; Vallès mentionne l'événement non sans réserves :

« Il y a en France beaucoup d'admiration de commande, des enthousiasmes de convention, des bouquets de laurier tout faits, qu'on jette aux pieds de certaines idoles, sans savoir si jamais elles ont mérité ces éloges et ces amours ! Point ne veux toucher à cette jolie créature, et chiffonner sa réputation, mais peut-être eût-on pu placer mieux ces quelques pieds de marbre, et bien des morts sont cachés sous une pierre obscure, dont on devrait élever les statues en plein soleil » (p. 85).

Les chroniques au *Présent* évoquent ainsi des modèles d'éloge sincère et juste (par exemple l'article de Renan sur Lamennais dans la *Revue des deux mondes*, p. 61), en opposant à cette honnêteté et à cette droiture des contre-performances aussi condamnables que le discours de Montalembert présidant les cinq Instituts et oubliant, dans sa nécrologie, le nom de Musset récemment disparu, dans un discours d'ailleurs surchargé de « phrases banales et de *bourgeoiseries* ridicules » (p. 58). Cette prédilection pour les métamorphoses polémiques de l'éloge funèbre annonce, dès l'entrée de Vallès en journalisme, l'attention constante qu'il por-

tera aux tombes de réfractaires, puis aux « tombes révolutionnaires » (c'est le titre que le jeune Vingtras, dans *Le Bachelier*, envisage de donner à sa collaboration au journal « rouge » du Comité des Jeunes) : dès les articles du *Présent*, Vallès est sensible à la dimension historique, sociale et idéologique investie dans la pratique codifiée de l'oraison funèbre et de ses variantes.

MÉTAMORPHOSES DES « FEUILLES DE LAURIER ».

« Le talent consiste, en ce temps pénible, à passer, ses feux éteints, à travers les écueils ; on emporte sous son manteau des armes de salon au canon étroit, qu'on charge de sel fin, et il faut tirer sans qu'on vous voie viser ! Ce talent me manque ; je ne sais pas m'escrimer ainsi, et je crois peu d'ailleurs à cette guerre d'allusions voilées, si voilées parfois qu'on a besoin d'y mettre, pour voir quelque chose, toute la complaisance du dindon de Florian [...]. Je me trouve inhabile à ce métier ; je ne sais pas glisser les serpents sous les fleurs, quand l'ennemi passe, encotonner la cloche ; je ferais de la polémique plutôt en corsaire qu'en contrebandier.²¹ »

La défiance de Vallès à l'égard des ruses subtiles de l'écriture allusionniste (que pratiquait en maître, par exemple, Prévost-Paradol) ne s'est jamais démentie ; rien d'étonnant donc à ce qu'un journaliste pour qui les idées doivent se dresser droites comme « des cibles ou des drapeaux » ne se soit pas contenté, fût-ce dans les chroniques nécessairement anodines du *Présent*, de déstabilisations furtives infligées à la solennité officielle des éloges funèbres. Bien avant la violence contenue mais explicite de l'article sur Cavaignac, certains passages laissaient entendre des accents de polémiste transformant telle ou telle oraison funèbre en réquisitoire contre le second Empire. D'emblée, l'annonce de la disparition prochaine de la *Revue de Paris*, qui venait d'affronter la sixième chambre correctionnelle pour avoir publié *Madame Bovary*, permet l'insertion d'un véritable panégyrique républicain — d'ailleurs bien surprenant (et donc éminemment stratégique) pour une publication qui n'avait rien de politiquement subversif, à l'égard de laquelle *L'Argent* exerçait une féroce ironie (« les néo-crétins de la *Revue de Paris*²² »...) :

« Une revue bien connue, qu'on appelle dans certains endroits l'organe de la jeune littérature, et dans certains autres l'interprète de la démocratie, la *Revue de Paris*, pour tout dire en trois mots, n'aurait plus que quelques pages à vivre. Ce sera un jour bien

triste pour tous ces littérateurs chevelus, derniers romantiques, poètes ouvriers, professeurs avancés, qui plaçaient là leurs productions téméraires » (p. 40).

Voici la *Revue de Paris*, à la faveur d'un procès littéraire, engagée à la pointe du combat démocratique et social... Le lecteur apprend d'ailleurs, par un démenti publié dès la semaine suivante, que la revue n'est point moribonde – Vallès s'excuse pour cet éloge funèbre précipité... et enchaîne immédiatement sur la suite du panégyrique esquissé huit jours plus tôt, en promettant à Du Camp et consorts les honneurs du Panthéon! Encore n'est-ce que par un coup de force (très ordinaire en contexte de censure) que la *Revue de Paris* peut se trouver promue à la dignité de martyr républicain; il en va tout autrement à la mort d'Eugène Sue, dont les œuvres (reçues par les contemporains comme très avancées voire socialistes) exercèrent sur Vallès une indéniable fascination. Le célèbre romancier mourut le 3 août 1857 à Annecy, après avoir terminé *Les Mystères du Peuple*, ouvrage aussitôt poursuivi pour « outrage à la morale publique et religieuse », « attaques contre le principe de propriété », « excitation à la haine et au mépris du gouvernement »; un arrêté du ministère de la Police interdisait depuis 1853 à l'écrivain de rentrer sur le territoire français. Aucun journal, même ceux dont ses feuilletons avaient jadis assuré la gloire et le succès, n'accorda à l'exilé un article. Dans un tel contexte, il était impossible à Vallès chroniqueur de faire ouvertement l'éloge d'Eugène Sue – d'où les précautions que le journaliste multiplie pour atténuer la portée de son propos: sans doute l'écrivain socialiste est-il mort « martyr d'une idée », mais peut-être cette abnégation n'est-elle qu'une illusion lyrique si, comme le suggère l'ouverture de l'article, « le nez de Cléopâtre » reste « le dernier mot des révolutions »; quant à l'évocation de la vie et de la carrière littéraire du « malheureux exilé », elle se trouve engloutie dans une ellipse d'autant plus surprenante que, justement, la presse contemporaine ne s'était guère attardée sur l'illustre romancier: « On sait quelle fut la vie d'Eugène Sue. Les journaux l'ont tous racontée; nous n'y reviendrons pas » (p. 48). C'est la péroraison de cet éloge funèbre en demi-teintes qui en résume la portée; Eugène Sue se trouve réintégré dans une galerie de héros républicains incarnant l'esprit de la Révolution et de la démocratie (voire de « la Sociale »): « Nous perdons aujourd'hui un homme d'un talent énergique et fort. Il y a quelque temps, Lamennais, Rude, David, désertèrent le champ de bataille. Hier, c'était le vieux Béranger; aujourd'hui, celui-ci. Demain, qui sera-ce donc? Et quand ils seront tous partis, qui les remplacera? » (p. 48).

Toutes ces précautions, ces réticences et ces demi-mots, qui permettent d'insérer (à peu près) impunément un éloge républicain dans les pages d'une revue littéraire, disparaissent dans l'article consacré à Cavaignac, le « bourreau de Juin » qui réprima dans le sang l'insurrection ouvrière de 1848; le sujet tenait de trop près aux convictions politiques intimes de Vallès pour autoriser le moindre compromis – c'est donc un authentique réquisitoire qui salue la mort du général massacreur:

« Une semaine pourtant — celle où l'on a enterré un réactionnaire célèbre de 48 — je suis sorti de mon insouciance et de mon dégoût, et j'ai demandé à avoir le champ libre — je signerai cette fois, si l'on veut!

“Vas-y!”

Ah! bien oui! j'ai encore mis des mots qui font bondir Monnain.

“Je ne croyais pas que tu prendrais le sujet aux entrailles! On tue-rait la revue, si elle imprimait ton appel à la révolte.”²³ »

Sans doute l'article finalement publié a-t-il perdu de sa violence initiale; ces pages sont cependant emblématiques du détournement polémique de l'éloge funèbre.

D'emblée, l'article développe une scénographie expressive (et offensive) de l'écriture entravée. Le journaliste, bâillonné, se trouve réduit à proférer une plainte inarticulée, grotesque parodie de la prise de parole solennelle et sonore propre aux oraisons funèbres; il annonce non ce qu'il va dire, mais ce qu'il ne dira pas: « Je gémiss du silence qui m'est imposé [...]. Je ne ferai pas une réflexion ». Dans un contexte aussi violemment coercitif, le chroniqueur se désolidarise de pages à attribuer exclusivement aux nécessités du « métier » (le terme est répété à deux reprises), sans que le lecteur puisse y trouver aucune trace de la sincérité propre aux « écrivains passionnés, qu'emporte la colère ou l'amour ». Le masque professionnel que porte le journaliste, qui signe « Max », devient l'indice d'une perte d'identité, d'un effacement de l'énonciateur exilé de l'espace de son propre discours; son propos ne lui appartient pas, tout entier dicté par la rhétorique convenue du *De Viris* et de l'oraison funèbre — l'article aligne ostensiblement des formules toutes faites aisément repérables: « ce mort illustre », « les tombes célèbres », « tresser des couronnes »... Même la Révolution ne peut s'inscrire dans le texte qu'au prix d'une standardisation stylistique qui en efface toute la force de rupture insurrectionnelle: le conventionnel Jean-Baptiste Cavaignac sut ainsi comprendre dès 1789 « la sainteté des exigences nouvelles du peuple », et après la mort de

Robespierre, affecta une « modération dont la prudence faisait un devoir » (attitude que le journaliste de 1857 est obligé d'imiter) !

Résultat : les contraintes pesant sur le chroniqueur font de son article un bricolage sans gloire, un chef-d'œuvre du copié/collé, seule manière de ne rien écrire de compromettant ; il ne s'agit pas d'exprimer quoi que ce soit, mais de « lire les états de service » de Cavaignac, de « faire l'histoire de ses grades », de retranscrire fidèlement « les procès-verbaux volés au Ministère de la guerre », bref de « copier » les biographies officielles pour réduire à une simple nécrologie « l'histoire de cette vie ». Le lecteur est cependant invité à reconstituer un contre-discours inscrit en pointillé dans ce texte apparemment très convenu — à écrire l'article à la place du journaliste bâillonné, en interrogeant sa mémoire personnelle et historique : « On se souviendra... »/« Que chacun [...] invoque ses souvenirs ».

Ce contre-discours à reconstituer se traduit textuellement par les perturbations sensibles qui affectent le bel ordre de l'oraison funèbre traditionnelle. Le long exorde, en forme de dénégation paradoxale, ne parvient pas à enclencher le discours, enrayé par trois faux départs successifs : « L'on doit seulement jeter sur les tombes célèbres la feuille de laurier classique. Voici la mienne »/« Voici en quinze lignes l'histoire de cette vie finie trop tôt »/« Allons, faisons notre métier ». L'article multiplie les interruptions ou des incises syntaxiquement très marquées, qui greffent des réflexions personnelles sur le tissu de lieux communs propre à l'éloge funèbre : « Cette vie finie trop tôt// si toutefois on ne doit pas mourir, quand on n'a plus rien à faire de grand » ; ailleurs, c'est une rupture de construction qui souligne les blocages entravant le geste même de l'écriture : la biographie de Jean-Baptiste Cavaignac s'ouvre sur une curieuse phrase nominale, vouée à un avortement étrange après l'irruption inopinée d'une circonstancielle fort polémique consacrée au « général qui vient de mourir » – indice syntaxique sans équivoque signalant le « retour du refoulé » idéologique !

Ces perturbations de surface renvoient à une entreprise de subversion systématique, destinée à inverser le protocole codifié de l'oraison funèbre. Il est d'usage, en cette circonstance, de souligner les qualités exceptionnelles du héros que l'on célèbre ; Vallès, lui, déclare d'emblée que « des généraux comme Cavaignac, il n'en manque pas »... si bien que l'éloge du « mort illustre » aboutit dès l'exorde à une évocation collective des « Cavaignac célèbres », l'article passant sans commentaire de « l'histoire de cette vie » à « l'histoire de cette famille » !

Cette biographie collective et familiale autorise en outre une remise en perspective polémique de la carrière d'Eugène Cavaignac : l'essentiel de

l'article est consacré à... son père, le révolutionnaire Jean-Baptiste Cavaignac, alors que les « quinze lignes » annoncées pour « l'homme de juin » se font attendre sur plusieurs pages. De plus, la biographie de Cavaignac père, qui reprend sous forme condensée le modèle des *Vies des Hommes illustres*, fait du Conventionnel un nouveau Cincinnatus, modèle de l'authentique vertu républicaine incarnée par les héros de la Révolution ; aussi ne fait-il que se survivre sous l'Empire²⁴, à l'inverse de son fils qui, lui, a contribué à assassiner la Seconde République et voit son éloge funèbre pompeusement orchestré par le Second Empire. Car ce sont bien des Vies parallèles que propose, en pointillé, l'ensemble de l'article : alors qu'Eugène Cavaignac n'a pas hésité à massacrer les ouvriers insurgés en juin 1848, son père, lui, s'est contenté d'exposer courageusement sa vie lors des insurrections populaires de 1795 : « Investi du commandement de la force armée pour contenir l'insurrection du 1^{er} prairial, il ne put, malgré ses efforts, empêcher les insurgés d'occuper la salle de la Convention, et il eût été tué dans le désordre occasionné par l'envahissement des sections révoltées, si un honnête citoyen à qui la Convention vota un sabre d'honneur, n'eût paré le coup qui devait l'atteindre » (p. 1057²⁴). Ses convictions républicaines valurent d'ailleurs à Jean-Baptiste Cavaignac l'exil au moment de la Restauration – alors que son fils, lui, a témoigné de son zèle patriote en déportant les insurgés de Juin, ceux qui auraient pu défendre la République au moment du coup d'État de 1851...

L'éloge de Cavaignac père vaut ainsi pour réquisitoire à l'encontre de son fils ; le décasyllabe-épitaphe, qui sert classiquement de clausule à l'oraison funèbre²⁶, résume cette portée polémique : « Heureux ceux-là qui meurent sans remords ! ». L'ouverture de l'article semblait certes promettre à Eugène Cavaignac l'immortalité, mais c'est une mémoire de honte et de sang que le journaliste attache pour l'éternité à son nom... L'écriture de la chronique se donne ainsi pour tâche de contrer la monumentalisation officielle des faux grands hommes dont le Second Empire veut faire des héros ; Eugène Cavaignac, depuis les massacres de Juin, « est descendu de son piédestal pour n'y plus remonter », et la contre-oraison funèbre de Vallès pulvérise littéralement la glorification aliénante des bourreaux et des assassins : « L'homme s'affaisse, le glaive tombe, et le héros s'évanouit. »

Dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, la chronique, qui s'impose comme forme majeure du journalisme « littéraire », invente un mode d'expression original mêlant à la familiarité de la causerie intime l'écho des discours sociaux qu'elle répercute et prolonge. L'apparent

décousu de la conversation, le vagabondage d'une écriture dérivant au fil de l'actualité permettent ainsi l'insertion distanciée de fragments rhétoriques relevant de l'éloquence la plus institutionnalisée: qu'il s'agisse des séances de l'Académie, des cours de professeurs célèbres ou des prédicateurs à la mode, le chroniqueur, par le geste même du compte-rendu, opère une remise en perspective de la société telle qu'elle se donne en représentation dans le spectacle de sa rhétorique. L'absorption de l'éloquence officielle dans l'écriture-conversation du chroniqueur peut ainsi aboutir à une ébauche de sociologie critique.

Les chroniques de Vallès au *Présent*, si inoffensives qu'elles paraissent, sont très révélatrices de cette écriture paradoxale. Entre le dévoiement causotier de la chronique-commère et les lois sur la presse menaçant les francs-parleurs, le journaliste dispose certes d'une marge de manœuvre très réduite; la conviction trouve cependant à s'inscrire, contre toute attente, dans les occasions rhétoriques les plus codifiées, et justement parce qu'elles sont codifiées: le travail de subversion qu'opère Vallès sur le genre de l'oraison funèbre lui permet d'investir une forme très traditionnelle d'une portée polémique non négligeable. La chronique permet ainsi une reconfiguration textuelle originale d'un genre extrêmement codifié: affinités et antipathies, apologies et réquisitoires trouvent à s'exprimer dans la superposition instable du discours institutionnel de l'éloge, que la chronique répercute et commente, et d'une parole personnelle, dont les accents font, au-delà du décousu de l'actualité, l'unité et l'identité d'une écriture.

CORINNE SAMINADAYAR-PERRIN
Université Jean-Monnet (Saint-Étienne)

notes

- 1. Jules Vallès, *Le Bachelier*, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, II, 1990, p. 641. Toutes les références aux œuvres de Vallès (1870-1885) renverront désormais à cette édition.
- 2. Jules Vallès, manuscrit du *Bachelier*, passage cité par Roger Bellet, édition citée, p. 1728-1729.
- 3. Jules Vallès, *Les Réfractaires*, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, I, 1975, p. 205. Toutes les références aux œuvres de Vallès (1857-1870) renverront désormais à

cette édition.

- 4. Sur ce traumatisme et le désir obsédant de Vallès d'écrire « l'histoire des insurgés de juin », voir mon article « Dire et ne pas dire: Juin 1848 dans la chronique littéraire de Vallès au *Progrès de Lyon* (1864-65) », *Les Amis de Jules Vallès*, n° 29, juillet 2000, p. 5-28.
- 5. Roger Bellet, *Jules Vallès journaliste*, EFR, 1977, p. 35-36.
- 6. Toutes les références paginales intratextuelles renvoient au texte des chroniques du *Présent* édité par Roger Bellet dans le volume I de la Pléiade cité ci-dessus.
- 7. Jules Vallès, « Hier-demain », *Le Nain jaune*, 14 février 1867, I, p. 918.
- 8. Jules Vallès, « Notre premier numéro », *La Rue*, 8 juin 1867, I, p. 940.
- 9. Rappelons que les séances à l'Académie, comme les conférences des professeurs célèbres ou les sermons de tel prédicateur illustre, constituaient des événements culturels mondains dont la chronique « littéraire » se devait de rendre compte.
- 10. Jules Vallès, *Le Bachelier*, p. 641.
- 11. Cette image superpose à l'image implicite du cheval de Troie une allusion à l'épisode célèbre des Gaulois envahissant Rome et massacrant les patriciens romains majestueusement figés dans leurs fauteuils curules: cet épisode, très connu au XIX^e siècle, est souvent repris par Vallès pour signifier la force démystificatrice de la brutale ironie « gauloise ».
- 12. « D'un autre côté, la cour d'assises a jugé par contumace M. Ledru-Rollin et Giuseppe Mazzini. Ils ont été condamnés à la déportation, ainsi que Massarenti et Campanella dont les noms ont été prononcés dans l'affaire » (chronique du 8 septembre 1857, p. 70-71).
- 13. Roger Bellet donne quelques précisions sur Benjamin Gastineau, une figure de réfractaire et d'insurgé qui ne pouvait que plaire à Vallès: « Il fut ouvrier imprimeur; puis il se consacra à la littérature sociale, fut arrêté après le Deux Décembre et déporté en Algérie » (I, p. 1226).
- 14. Marie-Eve Thérenty, « Chronique et fiction », *Autour de Vallès*, n° 31, décembre 2001, « Vallès/Mirbeau: journalisme et littérature », p. 10.

- 15. Marie-Eve Thérénty, article cité, p. 12.
- 16. Roger Bellet, *Presse et journalisme sous le Second Empire*, Armand Colin, Kiosque, 1967, p. 46.
- 17. *Le Petit journal* lui-même contribue à faire circuler les clichés les plus éculés : « La mort est un faucheur qui fait tomber, avant toutes les autres, les gerbes les plus élevées », écrit par exemple Timothée Trimm (cité par Roger Bellet, *Presse et journalisme sous le Second Empire*, p. 60).
- 18. Silvia Disegni, « Vallès : journalisme et poésie, du vers à la prose », *Autour de Vallès*, n° 31, décembre 2001, p. 103-104.
- 19. Jules Vallès, *Le Bachelier*, extrait du manuscrit cité par Roger Bellet, II, p. 1729.
- 20. Cité par Roger Bellet dans sa présentation des *Réfractaires*, I, p. 1254.
- 21. Jules Vallès, « À un rédacteur en chef », article repris dans *La Rue*, « Londres », I, p. 772.
- 22. Jules Vallès, *L'Argent*, « Lettre à Jules Mirès », I, p. 7.
- 23. Jules Vallès, *Le Bachelier*, II, p. 641. Le manuscrit précise : « J'y allai de toute la force de la douleur qui est entrée dans mon âme depuis que j'ai lu le récit des journées de Juin. Je ne criais pas cependant : Anathème au bourreau ! mais je pleurais sur le tas des morts » (cité p. 1729).
- 24. Ce que marque une perturbation étrange dans le plan adopté pour sa biographie : après une clause résumant les vertus républicaines de Jean-Baptiste Cavaignac, le récit de sa vie reprend, mais sous une forme résumée et volontairement neutralisée.
- 25. Dans un contexte socioéconomique très difficile, les sections de Paris s'insurgèrent en prairial (1795) et envahirent la Convention, avec pour mot d'ordre : « Du pain et la Constitution de 1793. »
- 26. L'article sur Gustave Planche se termine ainsi : « J'écrirai volontiers au front de ce cercueil : » Ci-gît un grand honnête homme. » » (I, p. 221 — Vallès reprend une formule désignant Molière).